

La Presse

I . La Presse. 1836-12-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ÉTRANGER.

PRUSSE.

BERLIN, 18 novembre. — L'opinion défavorable que beaucoup de personnes de Berlin avaient d'abord conçue de la grande union des douanes allemandes, s'est déjà modifiée en grande partie. Le commerce des marchandises fabriquées à l'intérieur est notamment très actif, et l'on commence à comprendre que la Prusse ne s'est pas imposée des sacrifices trop considérables pour une affaire qui intéresse le bien général de l'Allemagne, et qu'elle obtient déjà une large compensation. Tous les regards sont fixés sur la Russie, et l'on attend avec impatience la conclusion d'un nouveau traité de commerce avec ce vaste empire, à l'effet de relever la Prusse orientale et occidentale et de lui faire jouer un rôle actif dans l'association des douanes allemandes. La baisse soudaine des fonds espagnols n'a entraîné aucune catastrophe à notre bourse, et ce résultat heureux doit être attribué à l'ordonnance qui défend les marchés à terme. Tous ceux qui possèdent des obligations d'Espagne ont été obligés de les payer comptant, et, en supposant même que cette opération ait diminué leur capital, la perte n'a jamais pu dépasser leur fortune. D'un autre côté, les courtiers non assermentés exercent toujours leurs fonctions et font des affaires sous une autre forme.

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE, 2 novembre. — Depuis que l'affaire Churchill est terminée à la satisfaction de toutes les parties, lord Ponsonby a établi avec le divan un échange très actif de notes, qui a pour objet l'établissement d'un nouveau tarif de douanes. Toutefois, il est douteux que lord Ponsonby termine lui-même cette affaire, car il paraît certain que la frégate la *Médée*, sur laquelle l'ambassadeur doit s'embarquer, est arrivée aux Dardanelles. Les officiers anglais qui étaient venus ici sur l'invitation du sultan, se disposent aussi à partir, parce qu'ils ont refusé de remplir les fonctions d'instructeurs dans l'armée ottomane. Le bateau à vapeur le *Jason*, que le gouvernement russe a fait construire à Londres, et qui était venu ici il y a quelques jours, est parti la semaine dernière pour Odessa. On dit que ce bateau à vapeur se rend sur les côtes de la Mingrelie et de l'Acharie pour y maintenir le blocus. L'Angleterre a sollicité de la Russie des explications sur ce blocus ; il est assez singulier qu'elle ait fourni les moyens de le maintenir.

FRANCE.

PARIS, 30 NOVEMBRE.

Les dernières nouvelles reçues de Goritz, contiennent les détails suivants : C'est sous le nom de M. le comte de Marnes, que M. le duc d'Angoulême, a notifié aux diverses cours la mort de son père. — La notification faite à la cour de France a été adressée, non pas à Louis-Philippe, roi des Français, mais à S. A. R. M. le duc d'Orléans, lieutenant-général du royaume. La grande question qui divisait la France et la Gazette de France reste donc sans solution ; M. le duc d'Angoulême ne prend ni n'abdique le titre de Louis XIX, et celui d'Henri V n'est point donné à M. le duc de Bordeaux ; cette résolution a été dictée par la crainte que, M. le duc de Bordeaux mourant avant M. le duc d'Angoulême, la légitimité n'advint prématurément à la branche cadette des Bourbons.

Chronique politique.

Plus d'une fois la sévérité des chambres, dans la discussion du budget, a signalé l'opportunité de réformes nécessaires dans le personnel de la haute administration des finances, où les emplois supérieurs sont largement rétribués ; mais quoique l'expérience et la justice fussent d'accord avec les orateurs qui demandaient la suppression de places regardées comme des sinécures, les ministres avaient toujours reculé devant une sage mesure d'économie, par égard pour les anciens services des fonctionnaires. Il fallait donc quelque courage pour opérer cette réforme, et le ministre actuel des finances paraît décidé à remplir consciencieusement son devoir, sans se laisser arrêter par des considérations qui ont toujours grevé le trésor de frais exorbitants. Ainsi, l'on annonce, pour le commencement de l'année prochaine, la suppression

des bureaux-généraux des finances, dont les voyages et les traitements généraux à l'état, ne sont justifiés par aucun résultat utile ; car tout le travail réel de l'inspection est fait par les inspecteurs particuliers.

Les bruits relatifs au rappel de M. le duc de Montebello, notre ambassadeur en Suisse, et sa permutation avec M. de Bourgoing qui remplit en ce moment les fonctions de ministre de France à Munich, sont dénués de fondement ; ce qui a semblé donner quelques consistances à ces rumeurs, c'est le congé sollicité par M. de Bourgoing pour raison de santé ; mais quant à la position de M. le duc de Montebello, position qu'on voudrait encore présenter comme délicate et difficile, en raison des derniers démêlés entre la France et la Suisse, notre ambassadeur ne pourrait y trouver que de nouveaux motifs pour la conserver : car dans ses rapports diplomatiques avec les autorités suisses, il n'est resté aucune trace de la mésintelligence qui les avait interrompus ; M. de Montebello reçoit tous les jours des gages d'estime et de considération qui ne peuvent que l'attacher à un poste où il a montré la fermeté d'un honorable caractère.

Le décret d'amnistie partielle du roi de Naples, a été accueilli avec peu de faveur même à Naples, où l'on a trouvé les exceptions beaucoup trop nombreuses ; cette clémence qui s'est fait si long-temps attendre et dont le programme officieusement annoncé, avait escorté le monarque dans ses voyages en Autriche et en France, a été regardée comme un sacrifice arraché par la force des choses à des répugnances très prononcées. On fait honneur de cette concession si opiniâtrement disputée par le mauvais vouloir du roi de Naples, aux conseils et aux avis du prince Charles, son futur beau-père. S'il faut en croire les récits de quelques correspondants qui paraissent placés de manière à connaître l'intérieur de la cour du monarque napolitain, il aurait été déterminé à publier ce décret d'amnistie par les représentations de l'archiduc, qui en avait fait presque une condition du mariage avec la princesse Thérèse ; mais l'archiduc aurait voulu que l'amnistie fût générale et sans restriction, et l'on dit qu'il a témoigné déjà un vif mécontentement en apprenant que son gendre avait éludé un engagement, dont l'exécution eût placé le mariage sous les heureux auspices de la clémence. Aussi croit-on que le roi de Naples ne tardera pas à réparer une faute qui peut devenir une cause sinon de rupture, du moins de refroidissement entre les deux familles.

Les préventions ombrageuses ou peut-être les rivalités jalouses qui avaient appelé de Saint-Pétersbourg les rigueurs d'un interdit semi-officiel contre les réunions brillantes d'une princesse russe à Paris, ont cédé devant des considérations puissantes. Cette politique défiant, qui avait accueilli avec trop de complaisance certaine insinuation, a reconnu ses torts ; elle s'est entièrement réconciliée avec l'importance fort mal jugée d'abord de ces rendez-vous périodiques, dont l'aristocratie de passage ainsi que l'aristocratie en résidence à Paris attendaient impatiemment le premier signal. Enfin, les salons de madame la princesse de Lieven sont amnisties par le congé et la clémence on a permis la réouverture. Elle a eu lieu dernièrement, mais sans bruit, sans solennité ; on n'y voyait guère que les privilégiés de l'intimité concitoyenne : c'était comme un prélude ou une répétition générale, sous les auspices de M. le comte de Pahlen et de M. Pozzo di Borgo. M. le baron de Werther y assistait également. Mais quoique l'ouverture des salons de l'hôtel de la Terrasse, rue de Rivoli, ait eu le caractère modeste d'une petite réunion de famille, on assure qu'ils effaceront, cet hiver, les plus brillants souvenirs de Paris et de Londres.

Nouvelles d'Espagne.

La nouvelle de la levée du siège de Bilbao ne se confirme pas. Espartero est toujours introuvable, et son armée grelotte en pantalon d'éte avec une demi-ration de biscuit par jour pour chaque homme. L'Angleterre, fidèle à ses plans, vient d'envoyer de nouvelles troupes à Santander. Il paraît que Gomez est entré à Séville, malgré le luxe de ri-

guezurs déployé par les autorités, punissant de mort un cri d'alarme, même poussé par une femme. La nouvelle combinaison ministérielle rencontre des difficultés ; M. Calatrava a pourtant réuni quelques adhésions. Des partisans en armes ont paru aux environs de Madrid. Les embarras financiers augmentent, il n'y a de régulièrement payé que le traitement des députés aux cortès, ce qui fait l'éloge de l'esprit de prévision des honorables membres.

Débats de la presse.

La guerre civile est au camp légitimiste, et les journaux plus ou moins carlistes se disent des crudités que la familiarité habituelle de leurs relations peut seule expliquer et permettre. Jamais journal n'avait été, comme on dit, traité du haut en bas, comme la Gazette l'est ce matin par la France. Les épithètes d'outrecuidante, d'absurde, de pédante, d'hypocrite, de lâche, d'ingrate, de cupide, tourbillonnent dans le factum de la France avec une merveilleuse volubilité ; en voici quelques échantillons :

« Qui est-ce qui a constamment rêvé le triomphe de la religion dans un charlatanisme de librairie ; la puissance de la royauté dans la déchéance de son autorité ; une position au clergé dans l'exemple d'un prêtre mondain qui mène de front, sa fortune, son crédit politique, sa célébrité littéraire et son salut, s'il lui reste de l'haleine ? qui a rêvé la conciliation des partis dans un chaos de concessions pour la forme et un conflit de passions mal étouffées pour le fond ? Qui est-ce enfin qui a tous les jours et en plein midi rêvé les étoiles du repos et de la gloire de la France dans la réforme électorale, le vote universel, le beau mouvement de 89, les cahiers des ci-devant états-généraux, et dans un vieux vocabulaire de locutions verrouillées, ramassées dans les rognures du radicalisme anglais et dans tous les copeaux des divers essais révolutionnaires en France ? »

Voilà ce que vous avez fait !

Et plus loin :

« Sous la restauration, après la retraite du ministère de M. de Villèle, ce ministre ayant témoigné à S. M. le désir que le rôle de la Gazette fût indemnisé de la perte qu'elle allait faire de son officialité, Charles X, dont la munificence et la bonté n'étaient jamais en vain sollicitées, fit demander à M. de... ce qu'il désirerait qu'il fit (encore) pour lui. « Rien », répondit sèchement le directeur de l'Etoile-Gazette ; je vais faire de l'opposition, et ce but me suffit. « Voilà où la Gazette a puisé le courage qui lui a fait dire de si grandes vérités à Charles X. »

« Tant qu'à vécu ce bon roi, nous nous sommes abstenus de révéler ce fait, par la raison que nous le tenions de sa bouche même ; mais, aujourd'hui que sa mémoire est si outrageusement attaquée par cette même Gazette, qui, sans ses royales bontés, ne serait depuis long-temps qu'une étoile filée, rien ne lie plus nos respects pour ce soupçon de l'Éxil. »

Il est certain qu'à voir la Gazette tourner à tous les vents, passer de l'absolutisme le plus vif au radicalisme le plus effréné, inventer après coup une façon de système historique pour masquer une apostasie politique, et se faire absurde à plaisir pour conserver sa position, c'était quelque chose d'étrange pour un traducteur de la Bible (traducteur qui du reste n'a jamais rien traduit), pour un commentateur des Évangiles, comme dit la France, pour un royaliste qui devait, sinon tout, du moins beaucoup à Charles X ; mais il fallait être du parti, presque de la famille, comme la France, pour pouvoir dire ce qui était au fond de la pensée de chacun. Il n'y a que les grandes amitiés qui permettent les grandes corrections.

Le Courrier français poursuit sa croisade contre les frères des écoles chrétiennes, qu'il prend pour des ecclésiastiques, et qui ne le sont pas plus que les frères des sociétés maçonniques. Les frères des écoles chrétiennes sont tout simplement des laïques comme les rédacteurs du Courrier français, des laïques qui se résignent volontairement à rester pauvres, inconnus, séparés du monde, à se priver même de la société de la famille, c'est-à-dire à s'imposer l'abnégation personnelle la plus belle et la plus respectable, pour être plus libres de se vouer au travail et à l'étude. Ces frères, qui sont patients, instruits, dévoués, probes, simples, austères, consacrent leur vie tout entière à l'instruction et à l'éducation gratuite des enfants pauvres, et les privations de toute sorte qu'ils s'imposent, privations pour le vêtement, pour le logement, pour l'entretien, pour les distractions mondaines, leur permettent de vivre pour une dépense qui n'égale pas les deux tiers de

FEUILLETON.

COURRIER DE PARIS.

On a commencé cette semaine sur toutes sortes de sujets. Beaucoup de fausses nouvelles nées subitement et plaisamment démenties ; quel qu'un disait-il : Berryer est parti hier pour Goritz. — Au même instant la porte du salon s'ouvrait, et l'on voyait entrer M. Berryer. — Savez-vous la nouvelle, lui disait-on ? Berryer est parti hier pour Goritz. — Et M. Berryer affectait un air d'incrédulité. — Puis on parlait de la session prochaine, de la majorité, de la minorité. Les badauds politiques se frottaient les mains et se réjouissaient : la session sera fort intéressante, disent-ils ; les gens sages haussent les épaules, tant pis, répondent-ils, nous n'aimons pas les sessions amusantes ! nous préférons de bonnes lois ennuyeuses à d'éloquentes querelles inutiles. Les députés ne sont pas faits pour divertir le pays, volontairement du moins. — Nous pensons comme ces gens-là, et nous avons vu avec peine qu'en Angleterre on venait d'accorder aux femmes la permission d'assister aux séances du Parlement. Nous croyons que tout ce qui donne l'air théâtre à la représentation nationale lui ôte de sa dignité. Les personnes qui assistent aux séances des Chambres sont de simples témoins, nous ne voulons pas que l'on en fasse un public de galeries, en y joignant des femmes plus ou moins parées. Les Anglais ont tort de nous imiter. A quoi servent les brillantes assemblées ? à faire de la tribune un tréteau parlementaire ; au lieu de députés qui discutent, vous avez des acteurs qui posent ; au lieu d'hommes d'affaires qui expriment consciencieusement et sans prétention les idées qu'ils doivent à leur expérience, vous avez des orateurs brillants qui choisissent dans leurs convictions et quelquefois au-delà, la phrase brillante qui doit produire le plus d'effet sur une brillante assemblée. Nous ne croyons pas que ces brillants succès rendent la situation du pays plus brillante.

On parle aussi de la guerre que l'ancien président du conseil va déclarer au ministère d'aujourd'hui. Les grands exploiters de petites haines font déjà leurs préparatifs ; déjà les hostilités commencent grâce à leurs soins ; ils courent chez M. Guizot. — Thiers, disent-ils, va vous attaquer vigoureusement ; il se propose de dire ceci, ceci ; de dévoiler ça, ça. — Puis ils reviennent chez M. Thiers : Ah ! disent-ils, le ministère fait le brave ; il s'attend à tout, il se prépare à vous répondre fièrement ; il répliquera ceci, ceci, il expliquera ça, ça, et c'est pitié de voir la supériorité de deux hommes de talent

que des circonstances passagères ont pu séparer un moment, mais qui pourraient encore s'entendre si l'intérêt général l'exigeait, misérablement exploitée par les médiocrités les plus obscures. Et cela s'appelle faire de la politique ? Soit... Nous connaissons de vieilles commères qui n'emploient pas d'autres moyens pour révolutionner tout le quartier.

On parle encore, mais sévèrement de la plaisante raison que les gens du gouvernement vous donnent quand on leur demande pourquoi la famille royale ne porte point le deuil de Charles X. C'est une raison politique. Vous ne savez point cela. C'est dans la crainte de déplaire à la classe bourgeoise. La classe bourgeoise, dit-on, verrait d'un mauvais oeil, cette concession aux idées monarchiques. La classe bourgeoise, messieurs, porte le deuil de ses parents, et c'est une flatterie singulière qui la touchera peu, que de faire une chose inconvenante pour lui plaire. Que penseriez-vous d'un homme qui ne porterait point le deuil de son oncle, parce que son oncle l'aurait déshérité en mourant. Or, si l'on doit porter le deuil des parents dont on n'hérite pas, à plus forte raison doit-on porter le deuil de ceux dont on hérite par anticipation. La peur de déplaire n'est pas une peur plus noble que les autres, il nous semble d'ailleurs que voilà assez long-temps que la peur sert de prétexte aux actes du gouvernement. Ce prétexte est un peu usé, ne pourrait-on pas en changer ? A la place de la classe bourgeoise, nous serions très peu flattés ; pour prouver qu'on est bon citoyen, il n'est pas indispensable de cesser d'être homme comme il faut ; et plus d'un citoyen de Genève pourrait servir de modèle en fait de distinction et de bonnes manières, à plus d'un courtisan des Tuileries. — Si la cour ne peut point porter le deuil, elle devrait au moins, ne pas affecter de se parer de couleurs roses et bleues. Les jeunes princesses pourraient du moins sortir avec des chapeaux blancs. M. le duc d'Orléans pourrait aussi attendre quelques jours encore avant de se montrer au Théâtre-Italien. M. le duc d'Orléans, dont les ennemis même sont forcés de reconnaître le tact et le bon goût, manquer ainsi à toutes les convenances ! Voyez un peu jusqu'où l'exemple peut entraîner !

En vérité, agir ainsi c'est rétrograder de cinq années, c'est méconnaître les convenances, c'est compromettre toute dignité, c'est faire de la fausse popularité ; mieux encore valait celle du chapeau gris avec cocarde et du parapluie sous le bras ; cette popularité de faux aloi était moins déplacée, car en 1831 les circonstances étaient graves ; et si aujourd'hui elles ne le sont pas moins, elles ont toutefois changé de na-

ture. La résistance n'aurait-elle donc encore rétabli l'ordre que dans les rues seulement ?

Malgré le deuil que l'on ne porte pas, on rencontre beaucoup de toilettes barriolées ; les capotes de satin violet, les chapeaux de velours verts sont les plus élégamment portés.

Quelques merveilleuses ont hasardé au lieu de manteau un immense collet de velours appelé *crispin*, qui les enveloppe presque entièrement, mais il faut être comme elles sveltes et gracieuses pour risquer cela. Une grosse femme affublée de la sorte aurait l'air d'un superbe cocher de fiacre qui, ayant fait fortune, se permettrait le vrai velours.

Nous avons vu de petits paravents en tapisserie d'un travail prodigieux, dits paravents de bureau ; ils sont très bas et servent à entourer une table à écrire.

On admire chez Giroux de magnifiques albums remplis de dessins de nos artistes les plus distingués. Le moindre de ces albums est évalué 2,000 francs.

On vante comme un chef-d'œuvre de typographie la nouvelle publication de l'Histoire des ducs de Bourgogne, par M. de Barante.

Les gravures sont d'un fini remarquable, chaque vignette est un petit tableau dont le peintre est Delaroche, Louis Boulanger, Decamp, Delacroix ou Achille Devéria. C'est un beau livre qui doit séduire les amateurs.

Le nouveau roman de Paul de Kock a pour titre *Zizine* ; ce nom est d'un bon présage. La réputation de Paul de Kock grandit chaque jour, malgré les dédains de nos auteurs à prétentions. Pour nous qui croyons que le commun du genre ne nuit pas à la supériorité du talent, nous préférons un beau Téniers à une mauvaise imitation de Mignard. Nous préférons une grisetie qui parle purement son langage à une princesse de Gymnase qui parle comme une ravaudaise. Nous préférons enfin le petit monde peint avec vérité au faux grand monde, à la bonne société qu'inventent nos auteurs à la mode, et nous leur dirons franchement qu'ils n'ont pas assez d'imagination pour peindre la bonne compagnie.

La Mode, puisqu'il faut l'appeler par son nom, fait un long article sur une petite faute d'impression que notre correcteur d'épreuves a laissé passer dans le Courrier de jeudi dernier. Au lieu de : « veuve d'un prince assassiné PARMI nous », le prote avait mis : « assassiné PAR nous. » Comme nous avons peu la fatuité des assassins, il était évident que ce par nous était une faute d'impression, et la Mode, en

ce que le *Courrier français* donne à ses garçons de bureau. Les frères des écoles chrétiennes sont donc l'institution qui offre à la fois le plus de garanties morales et matérielles, qui instruit le mieux les enfants et qui les instruit à meilleur marché. A ce double titre, on ne devrait pas avoir assez de remerciements pour eux; mais ils ont, aux yeux du *Courrier*, le tort d'être chrétiens. S'ils étaient mahométans, guèbres, jais, sectateurs du grand Lama, ouailles de l'abbé Auzou, templiers ou théophilanthropes, le *Courrier* les trouverait fort recommandables; mais ils ne sont que chrétiens, et c'est là ce qui le chagrine; ils ne font qu'enseigner aux petits enfants les devoirs religieux et domestiques, le catéchisme, le décalogue, le respect pour leurs parents et l'obéissance à leurs supérieurs; mais le *Courrier* a été secrètement prévenu qu'ils étaient les précurseurs de l'inquisition, et que le saint-père se proposait de rétablir prochainement les annates.

Voilà ce qui effraie le patriotisme du *Courrier*, et ce qui lui fait donner la préférence à l'école mutuelle, où au moins l'on fait instruire ses enfants par des gens qui ne font pas leurs prières du matin et du soir, horrible inconvénient pour l'éducation de la jeunesse. Aux yeux du *Courrier*, il vaudrait beaucoup mieux faire lire aux enfants ses premiers-Paris que les catéchismes de l'église, et exiger des marmots de cinq ans des certificats de civisme plutôt que des billets de confession. Voici un passage de l'article du *Courrier*:

« Voyez l'hyperméthode, pendant que l'on épouse une méthode, que l'on fait alliance avec l'enseignement clérical, que l'on adopte les écoles de l'église pour être les écoles de l'état, on finit semblant de rogner contre les conseils d'un journal de l'opposition qui s'avisait de prêcher des doctrines de gouvernement. « Eh! qu'il, nous dit-il, vous voulez que le pouvoir fasse un choix entre les méthodes d'enseignement, qu'il y ait une méthode de l'état, alors qu'il n'y a plus de religion de l'état? » Oui, nous le voulons, et nous ne demandons là que ce qui a existé chez tous les peuples et dans tous les temps. Le gouvernement tolère et laisse libres toutes les opinions, mais il doit avoir une opinion; de même il permet à tous les systèmes d'éducation de se développer en liberté; mais il doit avoir un système d'éducation. Cela est au moins aussi obligatoire pour lui qu'une doctrine arrêtée au fait de douanes et d'impôt. L'avenir des générations naissantes est toujours entré dans les prévisions du pouvoir; renoncer à cette influence, c'est déclarer que l'on n'a pas de titres suffisants pour l'exercer. »

Nous voudrions bien tâcher de comprendre ce que veut le *Courrier*, mais ce n'est pas chose facile. D'abord nous lui répétons que l'enseignement des frères de l'école chrétienne n'est pas le moins du monde un enseignement clérical; les frères ne sont pas engagés dans les ordres; ce sont des laïques, et rien de plus. Ensuite, il nous paraît assez absurde de vouloir que le pouvoir fasse un choix absolu parmi les différentes méthodes d'enseignement, lorsqu'il n'y a pas d'opinion arrêtée sur le mérite respectif de ces méthodes; le plus sage est sans contredit d'encourager également celles qui sont bonnes, en attendant qu'il soit clairement établi quelle est la meilleure. Le *Courrier* préfère l'enseignement mutuel; beaucoup de gens, aussi bons juges que le *Courrier*, aiment mieux la méthode des écoles chrétiennes. En pareil cas, puisque les deux enseignements sont unanimement reconnus bons et utiles, il nous paraît qu'il y en a pour tous les goûts; ceux qui auront peur que leurs enfants ne soient influencés par la vie régulière des frères, les mèneront à l'école mutuelle; ceux qui trouveront qu'il n'y a aucun mal à ce qu'un enfant sache l'Oraison dominicale et les Commandements de Dieu, les enverront aux écoles chrétiennes. Tout le monde laisse les rédacteurs du *Courrier* s'adonner à la lecture de Pigault-Lebrun et de Voltaire; ils devraient bien laisser la même liberté à ceux qui aiment leurs croyances de chrétiens et qui sont bien aises que leurs enfants aillent à l'église. Il y a quelque chose de plus odieusement intolérant que les bigots; ce sont les incroyants. La France n'aurait rien gagné à être délivrée de l'ancienne domination du clergé, si elle devait être dominée par les esprits forts; et, despotisme pour despotisme, mieux vaudrait encore celui d'un homme qui croit en Dieu, que celui d'un homme qui n'y croit pas.

Le *Constitutionnel* reçoit une lettre de Londres des plus curieuses, car on y lit qu'on s'occupe beaucoup en Angleterre du contenu du discours que le roi Louis-Philippe prononcera à l'ouverture de la session, discours qui ne sera probablement pas fait avant quinze ou vingt jours. Le *Constitutionnel* a découvert une terminologie parlementaire des plus bouffonnes; le discours du roi, serait une expression beaucoup trop simple pour un journal aussi littéraire que le *Constitutionnel*; il dit le discours du trône, le discours de la couronne, de même qu'il appelle la chambre, le parlement. C'est, comme on voit, d'un tour plus magistral et plus beau; et quoiqu'il y ait quelque chose d'assez burlesque à dire que le trône a prononcé un discours, le *Constitutionnel* se plaît assez dans cette belle périphrase du directoire et de l'empire, qui permet d'enjoliver les choses

trop simples, d'embrouiller les choses trop claires et d'allonger les choses trop courtes. Voici un passage assez joli:

« Le pouvoir s'adresse au pays pour lui arracher ses sueurs, pour imposer l'air qu'il respire, les denrées qui servent à sa subsistance. Le peuple paie, indépendamment de ces onze cents millions, six cents millions d'octrois et de charges municipales; et quand on lui demande de si pénibles sacrifices, n'est-ce pas le moins que la couronne doigne entrer en communication avec le pays, lui explique sa situation, lui adresse surtout quelques paroles d'espérance pour un avenir meilleur? »

Les sueurs du peuple jouent depuis long-temps un grand rôle dans la politique de l'opposition; mais le *Constitutionnel* est le premier qui ait découvert les sueurs du pays. Quant à ce qui est d'arracher au pays ses sueurs, nous ne voyons pas ce que le pouvoir en ferait, et nous ne croyons pas qu'il y ait songé. L'impôt assis sur l'air que le pays respire nous paraît aussi une invention fiscale tout-à-fait gratuite, et il n'y a jamais eu de gabelon qui ait gêné le libre arbitre des poumons.

Actes du gouvernement.

Le *Moniteur* contient une ordonnance qui nomme membres de la commission chargée de la vérification des comptes de la dette inscrite, MM. Gautier, pair de France, président; Laplagne, membre de la chambre des députés; comte de Mosbourg, id.; Félix Roul, id., maître des requêtes; Genty de Bussey, conseiller d'état; Jard Ponsvillier, conseiller-maître des comptes; Gauthier de Lixelles, conseiller référendaire de première classe; Ribaut, id.; Musnier de Pleignes, conseiller référendaire de seconde classe.

M. Despagne, chef de bataillon, commandant la garnison d'infanterie de la Guyane a été nommé lieutenant-colonel et commandant militaire à l'île Bourbon. M. Pierre Albert, commandant au 1^{er} régiment de la Guyane, est nommé chef de bataillon en remplacement de M. Despagne.

M. de Laubierre, capitaine au même régiment, est nommé commandant du bataillon de la Guyane, en remplacement de M. de Fitte de Soucy, nommé lieutenant-colonel.

Le Bulletin des lois, publié aujourd'hui sous le n° 242, contient trois ordonnances. Les deux premières accordent des pensions de retraite à trente-neuf personnes du département de la marine, parmi lesquelles nous remarquons M. Géroldas, colonel d'artillerie de marine et M. Letron, chef de bataillon de la même arme. La 3^e ordonnance accorde des pensions aux veuves et orphelins de sept personnes du département de la marine.

Le roi, pour réaliser l'économie arrêtée en principe par son ordonnance du 16 octobre 1830, vient, sur la proposition du ministre de la guerre, de consacrer définitivement la suppression de l'emploi d'intendant militaire de l'hôtel des Invalides par suite de la mise en disponibilité du titulaire de cet emploi.

Désormais la direction et le contrôle des services administratifs des Invalides seront exercés par un sous-intendant militaire, qui réunira à ce titre les attributions précédemment confiées à l'intendant et au sous-intendant militaires de l'hôtel.

Toutefois, et en vue de l'importance et de l'étendue de ces attributions, un agent spécial sera chargé, sous les ordres du sous-intendant militaire, de tous les détails de surveillance propres à assurer la stricte exécution des règlements dans l'intérêt du bien-être des militaires invalides.

Ces dispositions, qui procureront sur le budget des Invalides une réduction annuelle de plus de dix mille francs, satisfont à toutes les exigences du service comme au vœu d'économie plusieurs fois exprimé par les chambres.

En conséquence, le roi a nommé M. Robert, sous-intendant militaire de première classe, à l'emploi de sous-intendant militaire des Invalides, et M. le baron Le Duc, sous-intendant militaire en retraite, à celui d'agent de surveillance des services administratifs de l'hôtel.

Elections aux conseils-généraux de département, pour le renouvellement des membres de la première série.

AIN.—Canton de Lagny.—M. Victor Suin, avocat. — Idem, de St-Quentin.—M. Doylé-Arpin, conseiller sortant.

CANTAL.—Canton nord d'Aurillac. — M. Guittard, conseiller sortant, ancien préfet. — Id., sud. — M. Bonfons, conseiller sortant, député.

CREUSE.—Canton de Saint-Vaury. — M. le baron Voysin de Gartempe, pair de France, conseiller sortant. — Id., de Felletin. — M. Roy-Pierrefitte, conseiller sortant, maire de Felletin.

INDRE.—Canton de Chateauroux. — M. Charlemagne, député, conseiller sortant. — Id., d'Ardenes. — M. Constantin de Greuille, maréchal-de-camp du génie en retraite, conseiller sortant. — Id., de Levroux. — M. de Barbançois, chef d'escadron, conseiller sortant. — Id., d'Issoudun (nord). — M. Heurtault-Dumez, médecin, conseiller sortant.

LOIRE-ET-CHER.—Canton de Coutures. — M. Leconte de Roujou, procureur du roi à Blois, conseiller sortant.

PAS-DE-CALAIS.—Canton de Montreuil. — M. Poulter, maire de St-Josse, conseiller sortant. — Id., de Saint-Omer (nord). — M. Armand, député, conseiller sortant. — Id., (sud). — M. Lesergent de Bayenghem, conseiller sortant, ancien député. — Id., de Saint-Pol. — M. Petit, maire de Bryas, conseiller sortant.

SEINE-ET-MARNE.—Canton de Fontainebleau. — M. le lieutenant-général comte Durosnel, député, conseiller sortant. — Id., de Montereau. — M. Le-

bonf, manufacturier, régent de la banque de France. — Id., de Meaux. — M. Rougeron, conseiller sortant, ancien maire. — Id., de Tournans. — M. Bernard, chef de bataillon de la garde nationale.

YONNE.—Canton de Sens (nord). — M. Bellaigue, conseiller sortant, ancien député. — Id., de Coulanges. — M. Manger, inspecteur de l'Académie de Paris, conseiller sortant. — Id., de Joigny. — M. Thibault, maire de Joigny, conseiller sortant.

ILLE-ET-VILAINE.—Canton de Rennes (nord-est). — M. Gaillard de Kerberlin, député, premier président de la cour royale de Rennes, conseiller sortant. — Id., de Fougères (sud) et de Saint-Aubin du Cormier, réunis. — M. Lemoine. — Id., de Maure et de Sipriac. — M. Robert, conseiller sortant. — Id., d'Argentré. — M. le baron de Berthois, député, aide-de-camp du roi, conseiller sortant. — Id., de Montfort. — M. Maudet, conseiller sortant. — Id., de Châteaufort et de Pleurtit réunis. — M. Bourdet, commandant de la garde nationale de Saint-Malo.

ORNE.—Canton de Marolles. — M. Plé, avocat à Paris, conseiller sortant. — Id., de Maignelay. — M. le comte Alexandre de Larocheboucauld, pair de France, conseiller sortant. — Id., de Mouy. — M. Berthault, maire de Mouy, conseiller sortant. — Id., de Noyon. — M. de Grattier, substitut du procureur-général près la cour royale d'Amiens.

HAUTE-VIENNE.—Canton de Rochechouart. — M. Périgord de Beaulieu, maire de Rochechouart. — Id., de Limoges (sud). — M. Boudet, négociant, conseiller sortant.

Nouvelles diverses.

PARIS, 50 novembre. — Hier au soir, M. le comte Molé, M. l'amiral Jacob, M. le duc de Choiseul, gouverneur du Louvre, Mme la comtesse de Boignes ont eu l'honneur d'être reçus par le roi et la reine.

Aujourd'hui, le roi a travaillé successivement avec MM. les ministres de l'intérieur, de la guerre et de la justice.

M. le maréchal Gérard, grand chancelier de la Légion d'Honneur, a travaillé avec S. M.

A deux heures trois quarts, le roi, la reine, Mme Adélaïde sont sortis pour aller à Neuilly.

M. le président de la chambre des députés est parti hier pour le département de la Nièvre. Il sera de retour au commencement de la semaine prochaine.

On assure que la Porte-Ottomane a demandé à M. le vice-amiral Roussin un certain nombre d'officiers supérieurs de l'armée de terre et de mer, pour perfectionner l'instruction des troupes du grand-seigneur. Comme on fait à ces officiers les conditions les plus favorables, le gouvernement a permis que l'ambassadeur conclût avec le divan un arrangement relatif à cet objet. En conséquence, huit officiers de terre et de mer vont être mis à la disposition du sultan pour entrer à son service, en conservant les avantages de leur grade et de leur ancienne dans leur arme respective. L'amiral Roussin ramène avec lui une trentaine d'esclaves grecs qui ont été rachetés, dit-on, par la liste civile sur les instances du gouvernement grec, pour être rendus à leurs familles dont ils sont séparés depuis douze ans.

C'est M. Charton, propriétaire des bains de l'Ermitage à Montmartre, qui a reçu chez lui et contribué avec zèle aux premiers soins donnés aux malheureux ouvriers asphyxiés dans l'égout de la barrière Blanche. Hier, dans le courant de la journée, M. Charton reçut la visite d'un inconnu qui s'informa de tous les détails de cette triste aventure, et déposa sur la table quelques pièces d'or pour co-opérer à la souscription ouverte au profit des ouvriers blessés. « Mais, dit-il ensuite, pour ouvrir une souscription publique, quel qu'en soit l'objet, les règlements exigent une autorisation du préfet de police. » Et prenant une feuille de papier, il rédigea sur-le-champ cette autorisation, qu'il signa Gabriel Delessert.

Il se forme à Paris, en ce moment, une société de candelabres affiches, au capital de 180,000 fr.

La mort de M. Petit-Radel ayant laissé vacante une des places de l'Institut (Académie des inscriptions et belles lettres) on a procédé vendredi dernier, 23, à la nomination d'un nouveau membre. Au premier tour de scrutin, M. Fauriel, professeur à la Faculté des lettres, conservateur adjoint au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque du roi, a obtenu une majorité de 18 voix sur 50 votants.

M. Fauriel est connu par un beau travail sur les *Chants populaires de la Grèce moderne* et par un ouvrage plus considérable et d'une haute importance historique, une *Histoire du midi de la Gaule, sous les conquérants barbares*.

Il paraît certain que le ministre de la marine a reçu des renseignements précis sur la perte de la *Lilloise* et de son équipage, car ordre a été donné de rayer des contrôles les marins de ce brick.

Un généreux anglais, Charles Doy, esq., a légué cent mille livres sterling (deux millions et demi de francs) pour fonder un établissement sous le titre de *l'ami des pauvres aveugles* (Poor blind's friend). L'intérêt de la somme doit être réparti en annuités de 10 et 20 livres sterling au profit d'aveugles indigents de l'un et l'autre sexe. On doit regretter que les formalités pendantes en ce moment devant la cour des prerogatives (de l'archevêque de Cantorbéry) apportent quelque retard à l'exécution des vœux bienfaisants du testateur.

s'y accrochant si adroitement, a prouvé qu'elle n'avait pas autre chose à nous répondre. La *Mode* ayant l'extrême bonté de se faire l'erratum de la *Presse* aurait bien dû corriger aussi les fautes suivantes qui nous ont fort contrariés: au lieu de « les esprits indépendants qui ont trop de bonne foi pour se faire remarquer par aucun parti, » l'infame prota a mis « remarquer »; ce qui n'a aucun sens. — Plus loin, au lieu de « autrefois », il a mis *antrefois*. Cette erreur aurait pu fournir aussi un bien joli article à la *Mode*. Nous ne comprenons pas qu'elle ait manqué cette occasion de faire valoir tout son esprit. Ah! c'est qu'elle avait cela à dire:

« DEUIL. TOILETTE DU SOIR. Robe en dentelle de laine, garnie d'une ruche de tulle; manches courtes à bouillons séparés l'un de l'autre par des ruches; corsage à mantille paysanne, garnie de ruches; poul de gaze noire à pattes de gaze, sans rubans. »

Oh! la jolie parure que ce deuil tourmenté, et qu'une femme sera charmante, avec ses gazes tristes, ses bouillons noirs, ses petites ruches funèbres et son poul à pattes sans rubans! N'est-ce pas une parure bien convenable pour une femme qui pleure un roi proscrit! Nous qui ne sommes point légitimistes, nous n'oserions faire de l'élégance sur un pareil sujet. Pour nous un deuil est un devoir, une étiquette. Ce ne sera jamais une mode.

Au surplus, la *Mode* paraît déjà consolée; toutes les épingles, toutes les plaisanteries de son dernier numéro sont sur la mort et l'enterrement de Charles X. Elle ne se distrait de ces idées riantes que pour plaisanter M. Thiers sur la mort de son père. De là elle passe à la voirie de Montfaucon; ce qu'elle dit là-dessus est plein de grâce; c'est un charmant papillon qui se plaît à voltiger sur des tombeaux; et puis il s'élève dans tout cela, ce joli petit esprit de *croque-mort* qui est si aimable.

Il faut que nous toujours assidueusement des travaux du Musée de Versailles. Il paraît que les heures entières à parcourir ses immenses galeries, que les personnes de sa suite, qu'une aussi vive exaltation ne soutient pas, se fatiguent de la fatigue. Quand la nuit vient, les promeneurs dans le palais se continuent aux flambeaux; des candelabres ambulants sont à la disposition des visiteurs; des bougies réunies sur un même plateau, auquel on donne une marche que termine un valet de pied, suivent le roi dans ses promenades; et se placent en cercle autour de lui, quand il s'arrête devant un tableau. Ces caryatides vagabondes, cette procession lumineuse est d'un effet magique dans ces galeries qui sont admirables. Le Musée de Versailles est une des merveilles du monde;

c'était déjà une belle idée, aujourd'hui c'est un magnifique monument.

A propos, on attend avec impatience un article que doit publier le *Journal des Débats* sur ce même musée de Versailles. Une auguste main a, dit-on, daigné tenir la plume elle-même pour tracer des lignes que doit signer Jules Janin. Il est fâcheux que ce grand personnage ait attendu si tard pour se faire le collaborateur de l'auteur de *Barnave*. En commençant plus tôt, il aurait épargné à sa famille de cruelles et sanglantes pages. Autrefois, on arrivait à la faveur par la flatterie, aujourd'hui, on y parvient par l'injure, c'est un progrès; peut-être y parviendra-t-on un jour, tout bonnement par la vérité.

En attendant le royal article, M. Janin en a fait un fort amusant sur le nouveau drame de MM. Ancelot et Paul Foucher, représenté dernièrement au Vaudeville. M. Janin reproche à M. de Balzac d'avoir inspiré: 1^o la comédie de Mme Ancelot, 2^o le drame de M. Ancelot, 3^o l'ameur de toutes les femmes de quarante ans. C'est bien dur! Selon lui, on doit à M. de Balzac la découverte de la femme de quarante ans; il l'appelle le Christophe Colomb de la femme de quarante ans. « La femme de trente à quarante ans, dit-il, était autrefois une terre à peu près perdue pour la passion, c'est-à-dire pour le roman et pour le drame; mais aujourd'hui, grâce à ces riennes découvertes, la femme de quarante ans règne seule dans le roman et dans le drame. Cette fois le nouveau monde a supprimé l'ancien monde, la femme de quarante ans l'emporte sur la jeune fille de seize ans. — Qui frappe, s'écrit le drame de sa grosse voix? — Qui est là, s'écrit le roman de sa voix flûtée? — C'est moi, répond en tremblant la seizième année aux dents de perle, au sein de neige, aux doux contours, au frais sourire, au doux regard: c'est moi! J'ai l'âge de la Junie de Racine, de la Desdemona de Shakespeare, de l'Agnès de Molière, de la Zaïre de Voltaire, de la Manon Lescaut de Prévost, de la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre. C'est moi! J'ai l'âge, le bel âge fugitif et enchanté de toutes les jeunes filles de l'Arioste, de Lesage, de lord Byron et de Walter Scott. C'est moi! Je suis la jeunesse qu'espère, qui est innocente, qui jette sans peur dans l'avenir un regard beau comme le ciel! J'ai l'âge de Cymodocée et d'Atala, l'âge d'Eucharis et de Chimène! J'ai l'âge de tous les chastes penchants, de tous les nobles instincts, l'âge de la fierté et de l'innocence. Donnez-moi place, monseigneur! Ainsi parle le bel âge de seize ans aux Romanciers et aux Dramaturges; mais aussitôt Romanciers et Dramaturges de répondre: Nous sommes occupés avec votre mère, mon enfant; repassez dans une vingtaine d'années et nous verrons

« si nous pouvons faire de vous quelque chose. »

Eh! mon Dieu! est-ce la faute de M. de Balzac, si l'âge de trente ans est aujourd'hui l'âge de l'amour. M. de Balzac est bien forcé de peindre la passion où il la trouve; et certes, on ne la trouve plus dans un cœur de seize ans. Autrefois, une jeune fille se faisait enlever par un mousquetaire; elle s'enfuyait du couvent par-dessus le mur, à l'aide d'une échelle; et les romans de cette époque étaient remplis de couvents, de mousquetaires, d'échelles et d'enlèvements. Julie aimait St-Preux à dix-huit ans; à vingt-deux, elle épousait par obéissance M. de Volmar: c'était le siècle. Dans ce temps-là, le cœur peulait à seize ans; mais aujourd'hui, le cœur attend plus tard pour s'attendrir. Aujourd'hui Julie, ambitieuse et vaine, commence par épouser volontairement, à dix-huit ans, M. de Volmar, puis à vingt-cinq ans, revenue des illusions de la vanité, elle s'enfuit avec St-Preux, par amour. Car les rêves du jeune âge maintenant sont des rêves d'orgueil. Une jeune fille n'épouse un jeune homme qu'à la condition qu'il lui donne un rang dans le monde, une belle fortune, une bonne maison. Un jeune homme, qui n'a que des espérances, est refusé; on lui préférerait un vieillard qui n'a plus rien à espérer. Vous parlez des auteurs anciens, ils peignaient leur temps. Laissez M. de Balzac peindre le nôtre. La *Junie* de Racine! dites-vous? — Mais, aujourd'hui, elle choisirait bien vite Néron pour être impératrice. — Manon Lescaut? — mais vous la voyez mettre à la porte Desgrieux pour un vieux maréchal de l'empire. — Virginie? — quitterait Paul pour épouser M. de Labourdonnaie. — Atala? — Atala, elle-même, préférerait au beau Chactas le père Aubry, si le vieillard n'avait fait vœu de pauvreté. — Mais voyez donc un peu les femmes passionnées qui, de nos jours, font parler d'elles; toutes ont commencé par un mariage d'ambition, toutes ont voulu être riches, comtesses, marquises et duchesses avant d'être aimées. Ce n'est qu'après avoir reconnu les vanités de la vanité qu'elles se sont résolues à l'amour; il en est même qui ont recouru naïvement au passé, et qui, à vingt-huit ou trente ans, se dévouent avec passion au jeune homme obscur qu'à dix-sept ans elles avaient refusé d'aimer. M. de Balzac a donc raison de peindre la passion où il la trouve, c'est-à-dire hors d'âge. M. Janin a raison aussi de dire que cela est fort ennuyeux; mais si cela est fort ennuyeux pour les lecteurs de roman, c'est bien plus triste encore pour les jeunes hommes qui rêvent l'amour, et qui sont réduits à s'écrier dans leurs transports: « Que je l'aime! Oh! qu'elle a dû être belle! »

VICOMTE CHARLES DE LAUNAY.

— La *Gazette de Milan* donne le prospectus d'un monument que les admirateurs de Mme Malibran se proposent d'élever, par souscription, à cette grande cantatrice. C'est le célèbre sculpteur Marchesi qui serait chargé de l'exécution de ce monument, dont le projet est déjà exposé au jugement du public.

— Le prix du pain de quatre livres, première qualité, est fixé à onze sous et demi pour la première quinzaine de décembre, et à huit sous et demi pour le pain de quatre livres de seconde qualité.

— Mardi 29 a eu lieu à Notre-Dame-de-Lorette le convoi de M. Carle Vernet. A ce convoi, qui a eu lieu avec une très grande pompe, assistaient une foule d'artistes et d'hommes de lettres. Les honneurs militaires et académiques ont été rendus au défunt.

— La caisse d'épargne de Paris a reçu dimanche 27 et lundi 28 novembre, de 5,082 déposants, dont 495 nouveaux, la somme de 418,260 fr.

Les remboursements demandés se sont élevés à la somme de 318,000 fr. Les recettes du mois de novembre se sont élevées, en totalité, à 1 million 821,595 fr. versés par 15,907 déposants, dont 1,921 nouveaux.

— Les journaux anglais ne sont point arrivés aujourd'hui à Paris; le mauvais temps en est la cause. La violence du vent a empêché la maille d'aborder à Calais. Plusieurs maisons de cette ville ont eu à souffrir de la bourrasque, et quelques moulins du voisinage ont été renversés, une voiture a été culbutée sur la grande route, et la maille-poste a été obligée de retourner sur ses pas afin d'éviter un semblable accident.

— Le banquet annuel des anciens élèves de Sainte-Barbe aura lieu le samedi 5 décembre prochain au Vauxhall.

On souscrit chez M. Corceille, marchand de comestibles, Palais-Royal, 104.

— On écrit de Troyes :

« La Seine est débordée dans toute l'étendue de son cours, à une grande distance au dessus et au-dessous de Troyes. Le flot provenant des grandes vallées de la montagne de Châtillon est arrivé dans la nuit du samedi au dimanche. La partie inférieure des Trévois a été submergée; les parties basses ont été inondées. Le rez-de-chaussée des maisons situées dans les Tanelles est également rempli d'eau. Dans une grande partie du département, les chemins sont presque impraticables, et l'on ne peut prévoir où s'arrêteront les funestes conséquences de la mauvaise saison. »

ACCIDENTS. — SINISTRES.

La nuit dernière et hier matin, le vent a causé dans Paris de nombreux accidents. Sur les boulevards extérieurs et aux Champs-Élysées, plusieurs arbres ont été brisés; dans les quartiers Montmartre et du Luxembourg, des cheminées ont été renversées; dans la rue Saint-Honoré, une personne a eu la tête ouverte par la chute d'une tuile; dans le jardin des Tuileries, une branche d'arbre, tombée sur la tête d'une petite fille, a failli la tuer.

— La rue de Sévres vient d'être le théâtre d'un cruel accident. Au n° 163, une blanchisseuse, qui voulait étaler du linge à une croisée du deuxième étage, est tombée la tête sur le pavé. On espère néanmoins la sauver.

— Hier, à quatre heures de l'après-midi, dans un bâtiment en construction, rue St-Antoine à l'angle de la rue du pont Louis-Philippe, des maçons étaient occupés à enlever, au moyen d'une chèvre, une pierre de taille du poids de mille à douze cents livres environ lorsque le câble qui la suspendait, s'étant rompu tout à coup, elle tomba, de la hauteur de huit à dix pieds sur le nommé Lamone Jean, dit Renaud, âgé de 25 ans, l'un des ouvriers. Ce malheureux fut tué sur le coup.

— Hier soir, vers huit heures, le feu s'est communiqué de l'âtre d'une cheminée aux solives d'une appartement de la rue des Saussaies, n° 9. Ce n'est seulement que par la chaleur excessive du plancher qu'on a eu connaissance de ce commencement d'incendie. Après une heure de travail, les pompiers du poste de l'avenue de Marigny sont parvenus à éteindre ce feu.

Variétés.

LA SORCIÈRE DE PALMA (1).

Voyez-vous, me dit Pietro, après un moment de silence. — Il y a six ans de cela. C'était en 1829. — Le capitaine Arena, pas celui-ci, son oncle, venait de se marier : c'était un beau jeune homme de 22 ans, qui avait un petit bâtiment à lui, avec lequel il faisait le commerce tout le long des côtes; il avait épousé une fille du village della Pace : vous le connaissez bien, c'est le pays qui est entre Messine et la Phare. Nous avions fait une noce enragée, pendant trois jours, et le quatrième, qui était un dimanche, nous étions allés au lac de Pantana. C'était le jour de la procession de Saint-Nicolas, et ce jour-là, c'est grande fête, on descend sa chasse, on tire des feux d'artifices, des coups de fusil et on danse. Antonio donnait le bras à sa femme, lorsqu'il sent qu'on le coude, et qu'il entend qu'on prononce son nom. — Il se retourne, c'était une femme couverte d'un voile de tafetas noir comme vous avez pu voir que les Siciliennes en portent, mais pour sortir dans les rues et non pour aller aux fêtes. Il croit qu'il s'est trompé, il continue sa route : c'est bien; cinq minutes après, même répétition, on le coude de nouveau et on répète son nom : cette fois-là il était bien sûr de son fait; mais comme il était avec sa femme il ne fit encore signe de rien. Enfin, ça recommence une troisième fois; oh, pour le coup, il perd patience : tiens Pietro, qu'il me dit, reste auprès de ma femme, je vais là-bas quelque'un à qui il faut que je parle : je ne me le fais pas dire deux fois, je prends la menotte de la mariée, je la passe sous mon bras, et me voilà fier comme un paon de promener la femme de mon capitaine; quant à lui, il était filé.

Tout en marchant nous arrivons auprès d'un ménestrier qui jouait la Tarentelle sur sa guitare. Quand j'entends ce diable d'air, vous savez, je n'y peux pas tenir, faut que je saute; je propose la petite contredanse à la femme du capitaine, nous nous mettons en face l'un de l'autre, et allez : au bout de cinq minutes on faisait cercle autour de nous : tout à coup parmi ceux qui nous regardent j'aperçois le capitaine Antonio, mais si pâle, si pâle, que je crus ma parole d'honneur que c'était son ombre : j'en perds la mesure et je tombe d'aplomb les deux talons sur les pieds du pilote. Ah ! je lui dis, je vous demande excuse, Nunzio; c'est une crampue qui me prend, dansez donc un instant à ma place. Il est très complaisant tel que vous le voyez le pilote, et dur au mal, que c'est un bœuf pour la constance; il se mit à danser à cloche pied, je lui avais écrasé l'autre. Pendant ce temps je fais un signe au capitaine, il vient à moi. — Eh bien ! lui dis-je, qu'est-ce qu'il y a donc ?

— Je l'ai revue.

— Qui ?

— Giulia.

— La jolie sorcière ?

— Oui.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Rien. Des folies.

— Est-ce qu'elle vous aime toujours ?

— Je ne sais, mais j'ai eu tort de la suivre. où est ma femme ?

— Ne la voyez-vous pas ? elle danse la Tarentelle avec Nunzio.

— Ah ! oui, c'est vrai. Crois-tu que ce qu'on raconte d'elle soit vrai, Pietro.

— De votre femme ?

— Non, de Giulia. Crois-tu qu'elle soit sorcière ?

— Dam ! on dit qu'à Palma elles sont toutes, des Strigges. Le capitaine se passa la main sur le front; il suait à grosses gouttes. Dans ce moment la Tarentelle finissait : sa femme vint reprendre son bras. Antonio lui proposa de revenir à la maison, elle ne demandait pas mieux, une nouvelle mariée, vous comprenez, ça ne hait pas le tête à tête, le capitaine me fit un signe qui signifiait, pas un mot; je répondis par un autre, qui voulait dire : ça suffit; et nous nous tournâmes le dos comme si nous ne nous étions jamais vus.

— Mais qu'est-ce que c'était que Giulia, interrompis-je ?

— Ah voilà : vous saurez qu'il y avait un an, à la fête de Palma, où le capitaine Arena, Antonio, toujours l'oiseau du notre...

— Je comprends bien.

— Étais allé malgré nous tous, il prit parti pour une jeune fille, qu'un matelot calabrois insultait, ça commença par des mots, et ça finit par un coup de couteau que reçut le capitaine, mais un mauvais coup, trois pouces de fer; heureusement c'était du côté droit, si ça avait été aussi bien du côté gauche, le cœur était percé. On l'avait porté chez une vieille femme, et on avait fait venir le médecin, un brave médecin; oh ! oh ! si c'était dans une grande ville, il ferait sa fortune, mais à Palma, il n'y a pas assez de malades, de sorte qu'il est obligé de faire un peu de tout, il ferré les chevaux, il donne à boire, il....

— Parfaitement, je suis fixé.

— Il vit le capitaine; il l'examina, il lui fourra le doigt dans la plaie; il n'y a rien à faire dit-il, tous les médecins de Catanzaro et de Cosence seraient là que ça n'y ferait ni chaud ni froid; c'est un homme perdu; tournez-lui le nez du côté du mar, et qu'il meure tranquille. Ce sont les gens qui étaient là qui ont répété depuis ses propres paroles au capitaine; il n'entendait rien du tout, lui; il était sans connaissance, et pourtant il souffrait comme un damné. Ce qui fut dit fut fait; on alluma un cierge près de son lit, et la vieille se mit à dire son rosaire dans un coin; on le croyait mort.

Sur le minuit, voilà que le capitaine qui avait toujours les yeux fermés, sent quelque chose comme du mieux; il respirait, quoi. Il lui semblait, il m'a raconté ça vingt fois, pauvre capitaine ! il lui semblait qu'on lui ôtait la cathédrale de Messine de dessus la poitrine; ça lui faisait du bien, et puis du bien, tant qu'il ouvrit les yeux et qu'il crut qu'il rêvait. La vieille s'était endormie dans un coin en marmonnant ses prières; et à la lueur du cierge qui veillait, il vit une jeune fille penchée sur lui; elle avait la bouche appuyée contre sa poitrine et elle suçait sa plaie. Comme la fenêtre était ouverte et qu'il voyait un beau ciel étoilé, il crut que c'était un ange qui était descendu d'en haut. Alors, il ne dit rien; il la laissa faire, car il avait peur, s'il parlait, que la jeune fille ne disparaît. Au bout d'un instant, elle détacha sa bouche de la plaie, prit dans un petit mortier une poignée d'herbes pilées et en pressa le suc sur la blessure; enfin, elle pla son mouchoir en quatre et le lui posa sur la plaie en guise d'appareil : enfin, voyant qu'il ne bougeait pas, elle approcha sa figure de la sienne, comme pour sentir s'il respirait; c'est alors seulement que le capitaine reconnut la jeune fille pour laquelle il s'était battu. Il voulut parler, mais elle lui mit une main sur la bouche, et portant le doigt à ses lèvres, elle lui indiqua qu'il fallait qu'il gardât le silence, puis se retirant sans bruit comme si elle glissait sur la terre au lieu de marcher, elle ouvrit la porte et disparut. Le capitaine, oh ! il me l'a dit, et ce n'était pas un menteur, il crut que c'était un rêve; il mit la main sur sa blessure pour voir si elle était véritable; il sentit le mouchoir mouillé, et il lui sembla qu'en le pressant contre sa poitrine, il sentait du soulagement; et c'était vrai, à ce qu'il paraît, puisqu'il s'endormit d'un sommeil si tranquille, qu'il se réveilla le lendemain dans la même position et la main toujours au même endroit.

A peine avait-il ouvert les yeux que le médecin entra : Eh bien ! la mère, dit-il, notre malade est-il mort ?

— Ma foi je ne sais pas, dit la vieille, seulement, je sais qu'il n'a pas soufflé. — Le capitaine fit un mouvement dans son lit.

— Ah ! le voilà qui remue, dit le médecin, et bien je vous en réponds, le gaillard a la vie dure. — A ces mots il s'approcha du lit, le blessé se retourna de son côté. — Diable, dit le médecin, nous avons bon œil, ce me semble.

— Qui, docteur, dit le capitaine, ça ne va pas mal, et, si ce n'était que je ne sais pas ce que j'ai fait de mes jambes, il me semble que je pourrais marcher.

— Ah ! fit le docteur, c'est la fièvre qui le soutient. Voyons un peu cela.

Le capitaine lui tendit le bras, le docteur lui tâta le pouls. — Pas de fièvre, dit-il, qu'est-ce que ça veut dire. Voyons la blessure ?

Le capitaine retira sa main qu'il avait constamment tenue sur sa poitrine, le médecin souleva le linge; la blessure était ouverte encore, mais dans le meilleur état possible. Alors il vit qu'il s'était trompé et que le malade en reviendrait. Il envoya aussitôt chercher des drogues, prépara un emplâtre et le lui appliqua sur le coup, en lui disant de se tenir tranquille et que tout irait bien. Deux heures après, le capitaine avait une fièvre de cheval; il souffrait tant qu'un autre en aurait jeté des cris; mais comme il était très courageux, il se mordait les poings en disant : c'est pour ton bien, Antonio, faut souffrir pour guérir, mon bon ami, ça t'apprendra à te mêler de choses qui ne te regardent pas; puis il disait ses prières pour ne pas jurer. Ça alla comme ça, toujours en augmentant, jusqu'à la nuit; enfin, écrasé de fatigue, il s'endormit.

A minuit à peu près, car vous savez bien, il n'avait pas pensé à remonter sa montre, il sentit une douleur si vive qu'il se réveilla. C'était la jeune fille de l'autre nuit, qui était revenue, et qui arrachait l'appareil du docteur. Elle lui fit signe, comme la veille, de se taire. Elle tira de sa poitrine un petit flacon, et laissa tomber sur sa plaie quelques gouttes d'une liqueur verdâtre. Ça lui éteignit le feu qu'il avait dans la poitrine, puis comme la veille elle prit des herbes pilées; mais cette fois, elle les lui mit sur la blessure, les y assujétit avec une bande, et comme il étendait les bras vers elle, elle lui fit encore signe de ne pas s'agiter, et disparut ainsi que la première fois. Le capitaine se sentait rafraîchi comme si on l'avait mis dans un bain de lait; plus de douleur, plus de fièvre, rien que la maudite faiblesse. Enfin il se rendormit.

Il n'était pas encore réveillé le lendemain, quand le docteur lui fit sa visite. Au bruit de ses pas, il ouvrit les yeux. De mieux en mieux, dit le médecin, bon œil; tirez la langue, bonne langue; donnez la main, bon pouls. Voyons la blessure.

— Ah ! dit le capitaine, enlevant la compresse d'herbes et la bande qui la retenait, l'appareil s'est dérangé pendant la nuit.

— N'importe, voyons toujours.

La blessure allait à merveille, elle était presque fermée. Le docteur proposa un second emplâtre pareil à l'autre, et chargea la vieille de l'appliquer sur le côté du malade; mais à peine eut-il le dos tourné que le capitaine, qui se rappelait ce qu'il avait souffert la veille, jeta la diable d'emplâtre par la fenêtre, remit sur sa blessure les herbes, toutes sèches qu'elles étaient, et comme il se sentait bien, il demanda à prendre un bouillon. Mais la vieille lui dit que c'était chose défendue. Il n'y avait pas à dire, il fallait s'en priver. Il passa par tout ce qu'on voulait, et comme ça allait de mieux en mieux, le soir, il dit à la vieille qu'elle pouvait se coucher, qu'il n'avait plus à faire de personne, qu'elle laissât seulement la lampe allumée, et que s'il avait besoin d'elle il l'appellerait. — La vieille ne demandait pas mieux, elle fit ce que désirait le capitaine, et elle le laissa seul.

Cette fois, au lieu de s'endormir, il demeura les yeux ouverts et fixés sur la porte; à minuit elle s'ouvrit comme d'habitude, et la jeune fille s'avança vers lui.

— Vous ne dormez pas, dit-elle au capitaine ?

— Non, je vous attends.

— Et comment vous trouvez-vous ?

— Oh ! bien toute la journée, et encore mieux maintenant.

— Votre blessure ?

— Voyez, elle est fermée.

— Oui.

— Grâce à vous; car c'est vous qui m'avez sauvé.

— C'était bien le moins que je vous soignasse, c'est pour moi que vous avez été blessé. Grâce à Dieu, vous êtes guéri.

— Si bien guéri, reprit le capitaine, que ne perdait pas de vue son bouillon, que je meurs de faim, je vous l'avouerai.

La jeune fille sourit, tira le flacon de la veille; seulement cette fois la liqueur qu'il contenait était rouge comme du vin, elle le vida dans une petite tasse qu'elle prit sur la cheminée et la présenta au capitaine.

Quoique ce n'était pas cela qu'il demandait, il la prit tout de même, y goûta d'abord du bout des lèvres; mais, sentant que c'était doux comme miel, il l'avalait d'une seule gorgée; si peu de chose que ce fut, ça lui endormit l'estomac; c'est unique, hein, la valeur d'un petit verre de rosolio ? Ce n'était pas tout : bientôt il sentit une bonne chaleur qui lui courait par tout le corps; il se croyait dans le paradis. Pauvre capitaine ! il regardait la jeune fille, il lui parlait sans savoir ce qu'il disait; enfin, sentant que ses yeux se fermaient, il lui prit la main et s'endormit.

Il faut croire qu'il avait bu une boisson enchantée. Il fit des rêves d'or : il croyait être à la pêche du corail du côté de Stromboli, et il en pêchait des branches magnifiques; il en avait plein son bâtiment; il ne savait plus où en mettre; enfin, fallait bien se décider à aller le vendre. Il partait pour Naples, et il avait un petit vent de demoiselle qui le poussait par derrière comme avec la main; en arrivant dans le port, ses cordages étaient en soie, ses voiles en taffetas rose, et son bâtiment en bois d'acajou. Le roi et la reine, qui étaient prévenus de son arrivée, l'attendaient et lui faisaient signe de la main; enfin il descendait à terre, on l'amena au palais, et là on lui faisait boire du Lacrima-Christi dans des verres taillés, et manger du macaroni dans des soupières d'argent. C'était là un rêve. Enfin on lui achetait son corail plus cher qu'il ne voulait le vendre, et il revenait riche, richissime, et toute la nuit, il n'y a pas à dire, toute la nuit comme ça.

— Il avait pris de l'opium, interrompis-je.

— C'est possible. Si bien que le lendemain, lorsqu'il se réveilla, il se croyait le Grand-Turc. Mais quand la vieille entra il vit bien qu'il se trompait; il se rappela qu'il était tout bonnement le capitaine Antonio Arena, qu'il avait été blessé, et que ce qu'il avait pris pour du vin du Vésuve et du macaroni, c'était quatre gouttes d'une liqueur rouge qu'une jeune fille lui avait versée dans la tasse qui était encore sur la chaise auprès de son lit. Mais il ne dit rien, pas un mot de la chose, il demanda seulement à se lever, on lui mit un fauteuil à côté de la croisée, il prit un bâton, et ma foi, tant bien que mal, il marcha. C'était crâne tout de même, trois jours après avoir reçu un coup de couteau pareil : enfin il avait l'air d'un président, quand le docteur entra. Il n'en revenait pas, pauvre cher homme : c'était la plus belle cure qu'il avait faite de sa vie. Il s'assit auprès de son malade.

— Eh bien ! capitaine, lui dit-il, il paraît que ça va mieux.

— Vous voyez, docteur, parfaitement.

— Oh ! il n'y a plus besoin de vous tâter le pouls, ni de vous regarder la langue; il n'y a plus que patience à avoir et les forces reviendront : mais quand elles seront revenues, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne plus vous battre pour toutes les sorcières que vous rencontrez, parce qu'il y en a quelques-unes en Calabre, voyez-vous !

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis que, celle pour qui vous avez reçu le coup de couteau dont je viens de vous guérir, ne valait pas la vie qu'elle a manqué de vous coûter.

— Comment ?

— Vous ne la connaissez pas ?

— Non.

— Eh bien ! c'est Giulia.

— Giulia; c'est son nom. Mais elle....

— Elle.

— Oui, elle; qu'est-ce qu'elle est ?

— Elle !.... elle est sorcière.

Le capitaine pâlit... Sorcière, murmura-t-il. — En êtes-vous sûr, docteur ?

— Sûr comme de mon existence; c'est une fille sans père ni mère, d'abord; et puis, voyez-vous, elle a été élevée par un vieux berger, un jeteur de sorts, un empoisonneur enfin.

— Mais ce n'est pas une raison pour que Giulia...

— C'est une strigge, je vous dis, moi; je l'ai rencontrée dans la montagne, la nuit, dans les temps de pleine lune cherchant des herbes et des plantes avec lesquelles elle fait ses malédictions. Quand il arrive un malheur dans la montagne ou sur la plage, qu'un marinier se noie ou qu'un homme reçoit un coup de couteau, elle y va la nuit; elle les fait revenir avec des paroles magiques; elle leur donne des breuvages composés avec des plantes inconnues; et quand les malades sont près de guérir, elle leur fait signer un pacte. Eh bien ! qu'est-ce que vous avez donc, capitaine. Oh ! oh ! une sœur, c'est de la faiblesse; voyez-vous, vous vous êtes levé trop tôt. C'est égal; allez, ça ira bien. Demain, je reviendrai vous revoir.

— Docteur, dit le capitaine je voudrais régler mon compte avec vous.

— Ça n'est pas pressé.

— Si fait, si fait.

— Eh bien ! mais, vous savez d'où je vous ai tiré. Vous me donnerez ce que vous croyez que ça mérite. Je ne fais jamais de prix.

— Un ducat par visite, est-ce bien docteur ?

— Va pour un ducat par visite.

Le capitaine lui donna trois ducats, et le docteur sortit.

Un quart d'heure après nous arrivâmes à trois mariniers de l'équipage du capitaine, Nunzio qui est là au gouvernail, mon pauvre frère et moi : nous avions appris l'accident le jour même; nous avions sauté dans notre barque, oh ! une petite barque soignée, allez, qui filait comme une hirondelle, et nous avions fait la traversée de la Pace à Palma, et il y a neuf grandes lieues, en trois heures, c'est ça aller, hein ?

— Oh ! dit le capitaine, en nous apercevant : soyez les bien-venus, mes amis. Pauvre capitaine !... Nous lui basons les mains, voyez-vous, comme du pain : on nous avait dit qu'il était mort, et nous le trouvons vivant et levé, et avec bonne mine encore. Nous ne nous tenions pas de joie.

— Ce n'est pas tout cela, mes amis, qu'il nous dit, vous êtes venus avec la barque.

— Oui.

— Eh ! bien, il faut la tenir prête pour repartir tous ensemble, cette nuit.

— Cette nuit !

— Chut !

— Capitaine, vous n'y pensez pas, blessé comme vous êtes.

— Il le faut, que je vous dise pas de raisons, pas de propos, pas d'observations : quand je vous dis qu'il faut partir, c'est qu'il faut partir.

— Mais si le vent est mauvais ?

— Nous irons à la rame, et ça quand je devrais m'y mettre moi-même.

— Vous, capitaine, allons donc; c'est bon pour vous amuser quand

vous vous portez bien, et qu'il y a bonace, mais quand vous êtes blessé : ça serait beau ?

— Ainsi c'est convenu ?

— Convenu.

— Faites venir du vin, et du meilleur, c'est moi qui paie.

Nous fîmes venir du petit vin de la Calabre et des marrons. Voyez-vous, quand vous y passerez, en Calabre, n'oubliez pas ça, car il n'y a que ça de bon dans tout le pays, le muscat et les châtaignes. Quant aux hommes, des vrais brigands qui ont fossilisé Joachim.

— Mais il me semble que vous en voulez beaucoup aux Calabrois.

— Oh ! entre eux et nous, voyez-vous, c'est une guerre à mort. Je vous en raconterai sur eux, soyez tranquille. Mais, pour le moment, revenons au capitaine : il prit plein un dé à coudre de vin, ça lui fit un bien infini ; il sentait ses forces revenir, que c'était une bénédiction. Enfin, à huit heures, nous le quittâmes pour aller tout préparer. A onze heures, nous étions revenus ; il s'impatientait beaucoup le capitaine, il était levé et prêt à partir.

— Ah ! dit-il, j'avais peur que vous ne tardassiez jusqu'à minuit.

Filons.

— Sans rien dire à personne.

— J'ai payé le médecin et voilà deux piastres pour la vieille.

— Vous faites les choses grandement, capitaine.

— Pourvu qu'il me reste en arrivant à la place deux carlins pour faire dire une messe, c'est tout ce qu'il me faut. En route.

— Oh ! avec votre permission, capitaine, vous ne marcherez pas, nous vous porterons.

— Comme vous voudrez, mais partons.

Nunzio le prit sur son dos, ainsi qu'on prend un enfant, et comme nous n'étions pas à plus de cent pas de l'endroit où nous avions amarré le canot, en dix minutes, nous fûmes arrivés. Au moment où nous posions le capitaine dans la barque ; nous vîmes une figure blanche se lever lentement sur un des rochers du rivage, elle nous regarda un instant, puis elle glissa le long de la grande pierre et vint vers nous. Pendant ce temps-là, nous poussions la péniche à la mer, ce qui lui donna le temps de s'approcher ; elle n'était plus qu'à quinze pas de nous, lorsque le capitaine l'aperçut.

— La barque est-elle à flot s'écria-t-il, en se soulevant, et d'une voix aussi forte que s'il était plein de santé.

— Oui, capitaine, répondîmes-nous tous ensemble.

— Eh ! bien, à la rame, mes amis, et au large ; vivement, au large ! La femme poussa un cri. Nous nous retournâmes.

— Qu'est-ce que cette femme, demanda Nunzio.

— Une sorcière, répondit le capitaine, en faisant le signe de la croix.

Nous jetâmes tout en ramant un coup-d'œil du côté de la plage, nous vîmes la pauvre créature s'affaisser sur le sable, et elle y resta étendue comme si elle était morte.

Quant au capitaine, il était retombé évanoui au fond de la barque.

ALEXANDRE DUMAS.

BOURSE DU 30 NOVEMBRE.

Ainsi que nous le faisons pressentir hier, le mauvais temps a empêché l'arrivée du paquebot, et les nouvelles de Londres ne sont parvenues, ni par la maille de Calais, ni par aucune voie extraordinaire.

La réponse des primes s'est faite au cours de 79 20 ; cependant à ce prix on en a abandonné plus qu'on n'en a levé.

Après la réponse, un léger mouvement de hausse a eu lieu par suite des achats d'un agent de change qui ne paraissait pas être dans la nécessité d'opérer des rachats pour faire sa liquidation, et dont les nombreuses relations avec les spéculateurs intermédiaires ordinaires de la coulisse et du parquet, font supposer qu'il établissait pour leur compte une opération ayant pour but de faire baisser autant que possible demain en vendant à tout prix les rentes achetées aujourd'hui, afin de faire coter le cours moyen aussi bas que le permettent les besoins de liquidation.

Avant la bourse on a fait 79 22 1/2.

Après la bourse, 79, 52 1/2, 55 et 40.

Le report a toujours été très tendu par suite de la répugnance que les spéculateurs éprouvent à vendre des rentes fin décembre, le coupon devant être détaché le 7 de ce mois.

BOURSE	Prém.	Cours.	Plus haut	Plus bas	Dern. cours.	Cours d'hier.
5 0/0, fin 22 s. c...	106 93	106 93	106 95	106 65	106 93	106 93
Fin courant...	106 03	106 03	106 05	105 80	106 03	106 10
Prime fin cour...
Prime fin proch...
5 0/0 du 22 j. compt...	79 25	79 35	79 20	79 35	79 43	79 43
Fin courant...	79 25	79 25	79 20	79 40	79 23	79 23
Prime fin cour...
Prime fin proch...	79 65	79 70	79 75	79 50	79 50	79 50

FONDS ÉTRANGERS.

NAPLES. Fin cour...	55 40	55 35	55 40	55 35	55 35	55 35
Fin cour...	55 40	55 40	55 40	55 30	55 40	55 40
ESPAGNE. Certif...
— Emprunt royal 1853, 5 0/0
— Rente perpétuelle, 5 0/0
— Trois 0/0
— Rente passive, 5 1/2
— Rente active, 10 3/8
— Comp...
— Anciens différés, 8
— Nouveaux différés, 8
Préfont. 4 0/0 avec prime...
ROMAINS. Du comptant à fin du mois...
5 0/0...
3 0/0...
Naples...

CHANGES. Sur Londres (3 mois), 25 1/2 1/4. Hambourg 13 1/4. Amsterdam 57 1/4.

TORTONI, dix heures du soir.

On a fait ce soir 79 40 et 42 1/2 ; le fin prochain était très demandé. On en a fait à 79 70 et 75, ce qui établit le report à 52 1/2.

BULLETIN COMMERCIAL.

PARIS, 29 novembre.

COURS DES EAUX-DE-VIE (hors barrière).

22 degrés.	1/3 hectolitre.	Les 47 litres.
Provenç.	42 50	43 30
Montpellier.	42 50	43 30
Saintonge.	42 50	43 30
La Rochelle.	42 50	43 30
Cognac nouveau.	42 50	43 30
— vieux.	42 50	43 30
— vieux.	42 50	43 30

HUILE. — (Hors barrière), 100 kil., escompte, 6 0/0. Olive commune, 480 ; Fine vieille, 0 ; Saincte vieille, 490 ; Nouvelle, 210 à 215.

SAYON. — Marseille, bleu pâle, 100 kil., escompte, 11 0/0, 120 ; Blanc, 10 0/0, 150.

HAVRE, 25 novembre 1836.

Ventes.

Cotons. — 59 balles Louisiane, de 127 1/2 à 130 ; 24 id. George, C. S., 134 1/2.

Riz. — 49 tierçons Caroline, bonne marchandise, 20 25.

Fanons. — 2 m/ du Sud, peche américaine, 2 15.

Le marché a été très calme pour toutes les marchandises.

Provisions de jour. — Fanons du Sud, 70 m/ ; dito du Nord, manquant. — Suif de Russie, 100 kil. — Potasse de New-York, 500 barils, dito de Russie, 300 fûts. — Purcell d'Amérique, 150 barils. — Riz, 1,500 tierçons. — Coton, 32 balles. — Sucre brut, 43,500 baps.

MONITEUR.

PARIS, 1^{re} décembre.

Le *Moniteur* contient un ordonnance qui promue au grade de lieutenant-général le baron Guichenon, maréchal-de-camp disponible ; le baron Pelletier, commandant l'école d'application ; — au grade de maréchal-de-camp MM. de Negries, colonel au 54^e de ligne ; Baraguey d'Hilliers, commandant l'école spéciale militaire ; le comte d'Houdetot, aide-de-camp du roi ; Chantry-Lafosse, major de la place de Paris.

Autre ordonnance qui promue M. Delaporte, colonel au 11^e dragons, au grade de maréchal-de-camp.

Le Rédacteur en chef, gérant responsable, ÉMILE DE GIRARDIN.

Paris, Imprimerie de BÉTHUNE et PLON, rue de Valenciennes, 56.

Sathaniel, roman nouveau de M. Frédéric Soulié, paraît aujourd'hui chez l'éditeur Ambroise Dupont. Cette production du romancier le plus dramatique de notre époque est un ouvrage tout-à-fait hors de ligne, autant à cause de la vérité et de l'énergie des caractères qu'elle retrace, qu'à cause de la richesse des détails et des broderies dont l'auteur a enrichi son canevas. Jamais l'écrivain, à qui nous devons le *Comte de Montfort* et le *Vicomte de Beziers*, n'avait épanché de si vives et de si chatoyantes couleurs. L'époque choisie par l'auteur, époque de luxe, de barbarie et de corruption, offrait naturellement des caractères tranchés, des traits énergiquement accusés. M. Soulié a tracé les uns et les autres d'une main ferme. Incidents et personnages, canevas et broderies, le tout forme un drame complet, fortement conçu et plein d'anxiété. La création de *Sathaniel*, l'héroïne du roman, est neuve, originale, saisissante ; et les figures qui viennent se grouper autour d'elle se distinguent chacune par un genre propre, par une physiognomie spéciale. C'est *Alidah*, jeune fille candide et pure, c'est le vieux et superbe comte *Bold*, c'est *Firmin*, adolescent, plein de passion et de générosité ; c'est le sauvage *Armand*, etc. M. Soulié, dans son nouveau roman, ne captive pas seulement son lecteur par un intérêt saisissant et soutenu, il le séduit par la vérité des mœurs qu'il a mises en scène, et l'étonne par la variété des contrastes qu'il a su grouper avec tant d'art qu'ils se font réciproquement valoir sans jamais se nuire. Comme forme, *Sathaniel* est peut-être l'œuvre la plus parfaite qu'ait écrite M.

Soulé. Nous ne craignons donc pas de l'affirmer, c'est une œuvre qui restera, œuvre durable comme les meilleures productions du dernier siècle.

A Monsieur le rédacteur du Constitutionnel.

Monsieur,

Permettez-moi de recourir à la publicité de votre journal pour faire connaître un fait dont on pourrait corrompre la vérité, et qui m'appartient d'expliquer dans tous ses détails, puisque j'y suis intéressé comme partie lésée.

M. A. Teyssot me proposa dernièrement un défi de 500 fr., dont le montant devait m'être payé si je parvenais à ouvrir une serrure de la fabrication de M. Fichet ; j'acceptai le défi, et je pris alors légalement mes mesures pour gagner cette gageure.

Après avoir examiné l'entrée de la serrure, sans toutefois l'avoir démontée ; quand j'eus pris les précautions nécessaires, en faisant une remarque, afin qu'on ne pût changer le corps unique de son mécanisme, je m'empressai de fabriquer des outils pour ouvrir la serrure sans effraction.

Le 20 novembre dernier, accompagné d'un témoin, je me rendis sur les lieux pour répondre au défi de M. Teyssot et gagner le pari : je m'aperçus alors que la serrure n'était plus la même ; mon indignation fit place à mon étonnement, lorsque le propriétaire m'apprit que M. Fichet, quelques jours avant, avait cru devoir la changer ; j'allais entrer dans d'autres explications, lorsque le sieur Fichet parut.

En sa présence, je ne pus contenir les justes reproches que méritait cette conduite équivoque ; il me répondit qu'en substituant un autre corps mécanique pour lequel il m'avait délé, il avait cherché à éviter les affronts d'une disgrâce dans l'esprit des personnes qui le regardaient jusqu'alors comme le pre-

mier mécanicien de la capitale ; que, d'ailleurs, il aurait préféré perdre 1,300 fr. plutôt que d'être humilié devant ses clients. Je sais, Monsieur le rédacteur, et personne ne l'ignore, que les mécaniciens de mon état sont entièrement étrangers à M. Fichet. Je certifie ici que M. le serrurier Fichet n'a jamais ouvert des serrures de coffre-forts à combinaisons nouvelles. Je soutiens, et je peux le prouver à la première réquisition, que M. Fichet n'a jamais été dans la position, soit par son habileté, soit par son expérience, d'oser un défi envers nos ouvriers les plus éloignés de la science mécanique de la serrurerie ; j'ai déjà fait l'épreuve de sa capacité à cet égard, et, malgré ses clés à coulisse et ses rossignols accidentels, je déclare ici que jamais les serrures faites par les mécaniciens de Paris n'ont subi les conséquences de sa prétendue supériorité (1).

Agréez, etc.

BOULON, serrurier, place de l'ancien Opéra, 5.

— M. Félix, pâtissier du passage des Panoramas, rue Neuve-Vivienne, près le boulevard, informe le public que l'établissement de boulangerie, nouvellement ouvert sous le même nom, dans la rue Neuve-Vivienne, du côté de la place de la Bourse, n'a rien de commun avec sa maison.

(1) A l'exposition de 1834, M. Fichet a promis à qui a voulu l'entendre, et dans ses prospectus, de nous faire des serrures qui parleraient : cela a étonné la France entière et les étrangers. Nous attendons toujours cette huitième merveille du monde, qui devait paraître en août et septembre de la même année. Il est possible, avant de les mettre en vente, qu'il leur apprenne à lire et à répondre aux personnes qui voudraient entrer ; enfin, servir de portier, ce qui serait une grande économie pour les propriétaires et les locataires qui n'ont pas de domestiques, pour répondre qu'ils sont présents ou absents, etc., etc.

1814-1830.

EN VENTE :
HISTOIRE
DE LA

RESTAURATION,
PAR M. LUBIS.

6 beaux volumes in-8, imprimés sur beau papier satiné, avec des caractères neufs fondus exprès ;

ENRICHIS DE PRES DE CENT PORTRAITS ET GRAVURES

PRIX : 6 volumes, 45 fr. (en sus, par la poste, 10 fr.) ; — 1 volume, 7 fr. 50 cent. (en sus par la poste, 1 fr. 75 cent.)

Aucun moment ne fut plus favorable que celui pour écrire l'histoire de cette époque, à laquelle se rattachent des souvenirs de bonheur et de liberté, de gloire militaire et de vertus royales.

Les choses qu'il s'agit de raconter se sont passées sous nos yeux, les hommes qui les ont accomplies vivent encore au milieu de nous : c'est de leur bouche même que j'ai pu recueillir les faits dont se compose ce drame historique, renfermé entre deux catastrophes, l'invasion étrangère et l'insurrection.

L'histoire contemporaine a sous ce rapport un avantage sur l'histoire posthume, ses assertions peuvent être contredites ou rectifiées ; les matériaux qu'elle emploie sont à la portée de tout le monde ; ils subsistent dans les journaux et dans les livres, dans les discussions des chambres et dans tous les actes de l'administration. Là se manifestent la tactique des partis, la tendance avouée des esprits et des événements dont les mémoires particuliers nous dévoilent les intentions véritables et les ressorts cachés. Pour réunir ces éléments épars et les classer dans leur ordre naturel, il faut avoir fait une étude particulière de cette politique au jour le jour, et suivi, dans leurs phases diverses, les variations de l'esprit public.

J'annonçais en même-temps que des documents inédits m'avaient été confiés, et je dois aux lecteurs de ce livre quelques éclaircissements sur la nature de ces communications. Il en est quelques-unes d'un prix inestimable, dont il ne m'est pas permis

d'indiquer la source et qui se rapportent à l'origine de la restauration et à ses causes. Le respect et la reconnaissance me font un devoir de garder sur ce point un silence qui m'a été expressément recommandé.

Le récit que je publie des discussions qui eurent lieu dans la commission diplomatique du corps législatif est puisé en partie dans les papiers du célèbre rapporteur de cette commission, M. Lainé, dont la France déplore la perte récente. Plusieurs autres membres du corps législatif, et entre autres MM. Flaugergues et Raynouard, que la mort vient de frapper coup sur coup, m'ont donné avec empressement des explications remplies d'intérêt.

M. le baron de Vitrolles, dont la mission amena la rupture des conférences de Chaillon, a bien voulu me révéler les circonstances décisives de cet acte qui eut des résultats si inattendus. M. de Vitrolles a consigné l'historique de sa périlleuse entreprise dans des mémoires qui ne seront pas publiés de son vivant.

M. Clausel de Coussergues, qui alla complimenter Louis XVIII à Compiègne avec la députation du corps législatif, et qui fit partie de la commission chargée de la rédaction de la Charte, a consenti à m'éclairer de ses conseils ; le livre qu'il a publié en 1850 sur les travaux de cette commission m'a été d'un grand secours. J'ai reçu de Bordeaux, de Nancy, de Toulouse, des mémoires intéressants sur les mouvements de ces provinces en faveur de la

restauration. Quant aux premiers actes du sénat, un membre de cette assemblée m'a communiqué des notes recueillies à chaque séance ; plusieurs Mémoires particuliers sur la situation de la capitale, sur la conduite des autorités municipales, m'ont été confiés par quelques-uns des magistrats qui ont marqué avec le plus d'éclat dans l'administration de la ville : il me suffit de citer le nom de M. de Chabrol de Volvie.

Sous plusieurs rapports cet ouvrage peut être considéré comme entièrement nouveau ; il n'est pas une des publications de cette époque que je n'aie compulsée ; j'ai pensé qu'à côté de chaque assertion il fallait mettre une preuve, et j'ai publié tous les documents et toutes les pièces importantes qui se rattachent aux grands événements de la première année de la restauration. Ainsi, je donnerai une analyse complète de tous les écrits publiés dans l'intervalle qui s'est écoulé entre la publication de la constitution du sénat et l'octroi de la Charte. Quant aux actes qui se rapportent à l'origine de la Charte et à la négociation du gouvernement provisoire avec Monsieur, comte d'Artois, pour la lieutenance-générale, ils n'avaient jamais été publiés. Je n'ai pas voulu qu'on pût m'accuser d'avoir faussé les faits pour les appliquer à un système ; j'ai pensé que l'historien devait, autant qu'il le peut, ne pas exiger qu'on le crût sur parole, et que la première garantie qu'il devait offrir de sa bonne foi étaient les autorités contemporaines.